

Ligues de bonté

Autor(en): **Hautesource, L.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **16 (1915-1916)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-917327>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LIGUES DE BONTÉ

La guerre et la férocité avec laquelle elle a été menée ont surpris en plein rêve les utopistes qui croyaient à la solidarité humaine. Il n'est pas sans intérêt de constater que cette préoccupation de bienveillance dans les rapports entre individus a tourmenté fortement, en ces dernières années, l'esprit des éducateurs et des gens de bien, et a conduit à une organisation dont on commence à parler chez nous, sous le vocable de Ligue de Bonté, traduction imparfaite du „Band of Mercy“ initial. C'est en Amérique que — en 1882 — prit naissance le mouvement, à l'instigation du philanthrope Georges Angell. Les Bands of Mercy répondirent si bien au goût de la jeunesse que les 83,000 ligues du nouveau monde réunissaient, en 1912, quatre millions d'adeptes recrutés dans tous les établissements d'instruction : jardins d'enfants, écoles primaires, collèges et universités. Le recteur de l'Université de Harvard tint à honneur de présider lui-même une Band of Mercy. Un de nos compatriotes, Monsieur Jérôme Périnet, fut en Europe, l'apôtre de cette religion sociale. Convaincu et pressant, il sut y gagner à la fois des gens influents qui attirèrent l'attention sur ce principe et des prosélytes pénétrés de zèle qui poussèrent à l'action.

C'est ainsi que, M. Ferdinand Buisson ayant introduit la question dans son *Bulletin de l'Enseignement*, le Midi de la France ne tarda pas à introduire dans les écoles des Ligues de Bonté qui — ironie des choses ! — donnaient les meilleurs espoirs à la veille de la déclaration de guerre. A Paris, M^{me} Eugène Simon fut la créatrice des deux premières Ligues de Bonté qui se ramifièrent bientôt dans un grand nombre d'établissements d'instruction primaire. La circulaire adressée par M. Périnet à tous les ministres d'instruction publique en Europe fut mieux accueillie qu'on n'aurait osé l'espérer. Le ministre de l'Instruction publique de Russie fit demander un programme pour inciter les instituteurs de l'Empire à s'associer au mouvement. Au Portugal, c'est le directeur de la *Revue du Bien* qui mène campagne. En Italie, M. Landry inaugure, dans une école évangélique, une Band of Mercy. Rien, que je sache, ne fut tenté en Allemagne. La Suisse n'est pas restée indifférente. Argovie et Bâle-Campagne ont répondu au premier appel de M. Périnet. Aux Grisons, une femme de cœur, M^{me} A. de Salis,

s'est mise bravement à la tête de l'initiative. Enfin le Tessin, Locarno pour mieux dire, grâce aux efforts du professeur Mariani, inspecteur des écoles primaires et secondaires, et de M. Bazzi, professeur à l'École Normale et directeur du collège, se proposa — sans doute est-ce fait aujourd'hui — d'introduire les ligues dans sa juridiction. Une timide tentative, m'a-t-il été dit, fut esquissée à Lausanne; enfin à Genève, quelques essais dont nous allons parler plus loin, inspirés par un groupe d'éducateurs et d'éducatrices, ont donné des résultats qui méritent d'être retenus.

Qu'entend-on au juste par Ligue de Bonté? vous demanderez-vous sans doute, tout comme moi lorsque j'en entendis parler pour la première fois. Tout simplement „Ligue d'Education morale“. Sa devise est „Bonté, Justice, Pitié“. Ses moyens sont simples, d'une souplesse qui permet de les adapter à toutes les circonstances et à toutes les mentalités. Le concept de la ligue repose sur ces trois principes :

1° Eveiller chez l'enfant le désir du bien, la compréhension, le besoin de la solidarité.

2° Fortifier sa volonté en l'incitant à faire honneur à un engagement moral librement consenti.

3° Le pousser à l'initiative en le laissant rechercher par lui-même toutes les occasions d'être utile ou bienfaisant.

Toute personne que sa situation met en contact avec des groupements d'enfants peut fonder une Ligue et tous les moyens seront bons qui tendront à ces trois fins. Mlle. Ritzenthaler, éducatrice de premier ordre, qui contribua à répandre chez nous les Ligues de Bonté, en fonda une spontanément, entre enfants qui jouaient dans une promenade publique et avaient coutume de se chamailler sans vergogne et de molester les passants. Le protocole initial consiste à persuader les intéressés des avantages d'une semblable association, et à inscrire sur un registre les noms des ligueurs de bonne volonté. L'association nouvelle prend le nom de „B. O. M. de X.“ Les membres signent la promesse suivante: „Je veux m'efforcer d'être bon envers toutes les créatures vivantes inoffensives et de protéger les animaux“. L'adepte est alors pourvu d'un certificat et d'un insigne. Il ne reste plus... que le principal. Entretenir le zèle de ces néophytes de la solidarité, insuffler la vie à l'organisme, rendre effectifs les bienfaits de cette éducation humanitaire.

Est-il opportun, est-il possible d'enraciner „chez nous“ en Suisse, une semblable institution ?

Ce n'est certes pas chose facile. L'enfant qui s'éveille aujourd'hui à la vie morale accomplit les phases de la métamorphose dans de déplorables conditions. Tout ce que voient ses yeux curieux, tout ce qu'entendent ses oreilles, ce que perçoit sa logique implacable, est en contradiction avec nos formules. Protège le faible ! Ne ruse jamais avec la parole jurée ; aime ton prochain comme toi-même ; ne fais pas à d'autres ce que tu ne voudrais pas qu'ils te fissent ! Mauvaises plaisanteries pour qui, à peine entré dans le monde et n'ayant pas encore saisi quels liens l'unissent à ses semblables, ne voit autour de lui qu'iniquité, exaction, promesses violées, faibles et innocents violentés.

Il est à craindre que les leçons de choses d'aujourd'hui laissent dans les imaginations juvéniles des traces plus profondes que les romans excitants que nous déplorions autrefois. Déjà les jeux se font plus brutaux, la moindre querelle d'écoliers dégénère en pugilat. On se fait gloire d'un coup de poing bien asséné, d'un poche-l'œil stoïquement reçu. Il est des régions où l'on constate une recrudescence déjà sensible de la criminalité enfantine, deux mots navrants à accoupler. La jeunesse masculine s'exerce avec quelque succès à désapprendre toute sentimentalité.

Pour cette raison seule, il vaudrait la peine de tenter un mouvement en faveur d'une éducation à base de solidarité. La guerre n'ayant épargné presque aucun des pays d'Europe, aura atteint l'enfance, l'avenir plus encore que le présent. Tous les jeunes hommes, forces vives de toutes les nations, se font tuer ou mutiler. On ose à peine penser à ce que sera l'enfant de la guerre, né, élevé dans l'angoisse, grandi dans le désespoir, privé de ce minimum de soins, de quiétude, de tendresse indispensable à cette première période si délicate et si décisive de la vie. Les orphelins seront légion. Les mères qui resteront seules chargées de l'éducation de leurs fils se compteront par millions.

L'école grandira d'autant. Sa mission s'amplifiera avec les responsabilités. Il ne s'agira plus pour elle de former l'esprit seulement, il lui faudra encore allumer la flamme dans les cœurs, faire de la lumière dans la conscience, donner à l'individu la règle intérieure qui dirige les actions, lui apprendre que le premier de ses

devoirs consiste à respecter le droit d'autrui et que c'est la plus sûre des garanties de paix universelle. Mais ce ne serait pas assez que de ménager le prochain par esprit d'équité, et des relations sociales basées sur le seul droit n'offriraient aucun agrément, aucune sécurité même. L'amour seul, source de toute vie, peut donner aux cœurs cette intelligence, ce sens subtil de compréhension qui fait reconnaître sa joie et sa douleur dans la joie et la douleur d'autrui, souffrir de la peine qu'on inflige parce qu'on la sent retentir au plus profond de soi-même, jouir de la joie qu'on dispense comme d'une joie qui vous serait donnée. C'est le secret du bonheur, de ce bonheur inaltérable et conscient qui vous maintient en harmonie avec le monde qui vous entoure. Ce n'est pas autre chose que la bonté.

Mais, objecterez-vous, la bonté est-elle une éducation? A cela, je réponds hardiment: oui! L'enfant ne naît pas bon. Il ne naît pas mauvais, davantage. Il naît avec des besoins, des appétits, des instincts. Faible, il ne peut se passer d'aide. Tout ce qui gravite autour de lui semble créé pour le servir. Il ne saurait s'étonner ni s'émouvoir des soins qu'on lui rend: c'est dans l'ordre des choses. Si, par suite de circonstances insolites, ces soins, ces égards viennent à lui manquer, il en souffre comme d'une injustice, se révolte ou se replie, épiant le moment de rendre sans discernement un peu du mal dont il se sent la victime. L'enfant est un égoïste; c'est le type le plus parfait de l'égoïste — et il a le droit de l'être, par nature. Et — si paradoxal que cela paraisse — c'est de cet égoïsme qu'il faudra partir pour le conduire à l'altruisme. Le jour où il aura compris que, comme il sent lui-même, d'autres créatures sentent et que, s'il est, lui, petit, sous la sauvegarde d'êtres plus forts, il est des êtres plus faibles que lui dont il est responsable, il aura fait un pas de géant sur le chemin abrupt qui mène aux cimes de la suprême justice.

L'égoïsme n'est pas la seule cause de l'indifférence native de l'enfant pour ce qui ne le touche pas personnellement. Pour compatir, il faut avoir souffert soi-même. Tout à la joie de vivre, il n'a pas encore, heureusement pour lui, l'expérience de la souffrance. De plus, il occupe, dans la société, une place mal définie. Il amuse ou il encombre. Rarement il se sent utile. Il n'y a pas de sentiment plus déprimant que celui de son inutilité. L'enfant

se rend parfaitement compte qu'on le cajole ou le rabroue souvent au gré de l'humeur, mais que toute la machine marche sans son intervention. — Or la bonté ne va pas sans une large part de responsabilité et d'initiative. Dans une famille où l'enfant unique a longtemps vécu seul, vient à naître un petit frère, un rival. Que faire pour éviter la jalousie et des inspirations malsaines? Rien que de très simple. Confiez le poupon à l'aîné. Remettez-vous en à lui du soin de le bercer, de l'amuser, de le promener, de le protéger. Votre confiance a créé un dévouement. Sur la foi de l'expérience, je crois qu'il faut une initiation à la bonté. Et je crois aussi que la nature est la grande initiatrice. Par la tendresse et l'admiration, il faut attacher l'enfant à tout ce qui vit et respire. Je voudrais voir nos écoles encadrées d'arbres, peuplés d'oiseaux et d'écureuils. Je voudrais voir les capucines et les volubilis enguirlander les grilles maussades, se balancer au cadre des fenêtres. De la bienveillance envers les choses, sans y penser, l'enfant passerait à la bienveillance envers ses semblables. Il irait à la bonté par le chemin de la beauté.

Si la nécessité de la bonté comme principe d'éducation apparaîtrait comme démontrée, est-ce à dire que nous puissions nous inscrire comme partisans convaincus des B. O. M. telles qu'elles sont conçues dans leur pays d'origine?

Il y a deux ans aujourd'hui, au milieu de nos fêtes du Centenaire, je recevais la visite d'un vénérable officier français, qui me pressait d'essayer dans ma classe la création d'une Ligue de Bonté, dont il me disait avec émotion les bienfaits constatés dans les écoles du Midi. J'avoue à ce moment n'y avoir attaché qu'un médiocre intérêt. La ligue, l'insigne, les petits papiers, tout cet appareil puéril et factice me semblait en désaccord avec notre mentalité. Aujourd'hui, devant le péril de la haine, il faut agir. Le mal est plus puissant que le bien parce qu'il est actif. Si les braves gens s'unissaient pour venir en aide avec la même ardeur que les méchants pour nuire, la bonté triompherait dans le monde.

La Ligue a ceci de bon qu'elle assure l'union, la cohésion des efforts, excite l'émulation. Elle donne de l'assurance aux timides, révèle des énergies cachées, des ressources d'amour insoupçonnées, suggère de judicieuses initiatives. Simultanément nous l'avons essayée, une collègue et moi, dans nos classes; elle avec des bambins de

sept à huit ans, moi avec mes grandes filles de douze à quatorze ans. Nous n'avons eu qu'à nous en louer. Jamais l'esprit de la „volée“ ne fut meilleur. Mais toutes deux, nous avons bien acquis la conviction que les petits billets, les confessions et les confidences anonymes déposées dans la boîte aux lettres n'étaient qu'un moyen de fortune. La première objection me fut posée par une élève. Nous nous l'étions faite tout bas; elle est sans réplique: — Mais, Madame! quand on fait quelque chose de bien, n'est-ce pas mal de s'en vanter?

C'est bien là le point délicat. Pour y remédier, voici ce que nous avons imaginé. A la bonté nous avons adjoint l'énergie et la bonne humeur. Il faut de l'énergie pour être bon; les méchants sont souvent des lâches qui n'osent pas faire le bien. Il y faut de la gaîté aussi. La gaîté ensoleille les âmes. Et puis la bonté est souvent déçue: on en attendait peu, on y gagne encore moins. Rien, alors, comme le courage du sourire pour vous garder du désenchantement. La bonté joyeuse, spirituelle, vivante est la seule efficace. Car enfin, nous ne voulons point faire de nos enfants un troupeau de brebis bêlantes, bonnes à tondre, à la merci des plus habiles. Pour faire le bien avec quelque chance d'être utile, il faut y aller avec entrain et jugement.

A vrai dire, notre Ligue n'eut avec les B. O. M. que la communauté d'intention. D'engagement, aucun que vis-à-vis de soi-même. Au tableau noir, calligraphiées et enjolivées par la main d'une élève, les trois paroles magiques: „Bonté, Energie, Bonne humeur,“ en permanence. De temps à autre, petit problème posé à la conscience ou à l'observation, auquel un billet, déposé dans la boîte aux lettres, donnait la solution et qu'une lecture et des commentaires en commun éclairaient à sa vraie lumière. Et cela a suffi à créer une atmosphère familiale, une émulation saine et franche, une persistance dans l'effort que nous n'avions jamais connues. Le temps que nous avons consacré, mon amie et moi, à cette expérience n'a pas été du temps perdu.

Ne croyez pas, du reste, que cela soit si facile de substituer le prochain à soi-même quand on est un petit garçon aux joues fraîches, au bout de culotte haut comme la main.

„Je veu ma pliqué et je veu être sage et je vai faire les comicion et je partage mes „dizeure“ avec un petit garçon qui en a poin et j'ai édé une povre vielle a la rue du „Forbaro“.

„J'ai édé ma maman en fesan les comicion. J'ai édé a porter le pagner d'une vielle dame et j'ai partagé mon goûter avec un petit garçon pace qui en avait poin. Demain, je veux m'apliqué et bien écrire.“

„Je veux devenir janti et tâché d'avoir 0 faute dans le calcul écrit et dans la dictée et je veux aussi mieu écrire et faire les comicion. Je veux apsolumen mieu ecrire et j'obei a ma maman et je veux aussi obéire a la métresse.“

„Je voulais pa m'apliquer, pui je me suis apliquer. Je vai fer les comisions a ma cousine pui j'ai doné mon chocolat a Jorge pui j'ai voulu fer une faute a mon calcul et j'en ai poin fait, puis quan on me done du chocolat jan done a ma seur quan même je laime bien“

Comprenez-vous maintenant combien est malaisée la pratique du bien et quel énorme effort nos petits bonshommes auront à soutenir pour vaincre leur égoïsme inné? Mais déjà ils sont des hommes, puisqu'ils savent ce que vaut un „je veux“ énergiquement répété. Écoutons maintenant les grandes filles nous conter leurs expériences. Pour échapper aux nombreux inconvénients que peut présenter la confiance de ses propres vertus, j'ai dit aux fillettes: — „Il y a autour de vous une foule de gens qui sont bons sans que personne y prenne garde. Observez-les.“

Et voici ce que j'ai obtenu:

Bonté.

„J'ai vu faire un acte de bonté. L'autre jour, des grands garçons chicanaient un petit et ils se mirent tous contre lui; ils lui prirent son manteau. Un autre garçon vint le défendre et il dit aux grands garçons qu'ils étaient des lâches d'abuser de la faiblesse de ce petit.

Un jour, en sortant de l'école, la petite sœur d'une élève de notre classe venait la chercher. Soudain, un groupe de garçons la renversa; elle se releva en pleurant, disant qu'elle avait mal aux genoux. Un garçon vint vers la petite en lui demandant où elle avait mal; elle lui montra son genou. Le garçon fouilla dans sa poche, en retira un mouchoir propre, lui entourra sa jambe en disant: Tu iras doucement à la maison sans courir. Moi, je trouve que c'est un acte de bonté, car on ne trouve pas souvent un garçon comme celui-là.

L'autre jour, j'allais du côté de la Grand'rue. Un pauvre charretier ne pouvait pas faire descendre son char; un homme dévoué est venu au-devant du cheval et le tint par la bride. Le pauvre charretier était bien heureux. J'approuve cet homme.

J'ai vu faire un acte de bonté. Un petit enfant suivait un pauvre musicien pour se moquer de lui. L'enfant tombe. Le musicien se retourne et le ramasse.

Sur le pont du Mont-Blanc, de bon matin, un jeune garçon a aidé un charretier à remettre un énorme ballot sur un char très haut. Il a eu beaucoup de peine, mais il y est arrivé. C'est en même temps un acte d'énergie.

L'autre jour, il faisait une bise très forte, si forte qu'elle nous arrachait les cheveux. Mon amie et moi, nous allions faire une commission, lorsqu'un fameux coup de bise fit rouler le chapeau d'une dame déjà bien mûre. Mon amie courut le lui ramasser et le donna à la dame qui le remit sur sa tête. J'ai trouvé que c'était un acte de bonté, car bien des enfants auraient laissé rouler le chapeau et auraient ri de voir courir cette personne."

Ce n'est, vous le voyez, ni mal observé, ni mal exprimé. Au sentiment se mêle une pointe de piquante malice. Petites filles, vous serez bonnes, vous saurez au moment choisi tendre gentiment votre main secourable. Vous encouragerez autour de vous les bonnes volontés et suscitez les actions bienfaisantes en sachant, avec un sourire, dire: „C'est bien“ à qui le méritera. Mais vous ne tomberez pas, et je vous en félicite, dans la sensiblerie bête et pleurnicharde qui nuit si fort à la vraie bonté en la rendant ridicule. Vous ne serez point dupes et vous aurez raison.

L'énergie est peut-être, de tous les efforts, celui qui donne le plus de peine, à cause de sa persistance plus que de sa difficulté. C'est cependant l'exercice qui tend à former le plus sûrement la personnalité. Il faut avoir en main la conduite d'une trentaine de fillettes de toutes conditions, de toutes mentalités, de toutes humeurs pour apprécier la valeur absolue de l'énergie en matière d'éducation. Quand l'élève a compris quel levier puissant est la volonté et qu'il s'est rompu à vouloir demain ce qu'il a voulu hier et aujourd'hui, on peut dire que l'essentiel de la tâche est fait. Rien de cela n'a échappé à nos jeunes psychologues et avec

leur subtilité de femme, elles ont même dégagé l'élément de satisfaction, d'orgueil qui marque les victoires sur soi-même.

Energie.

„Chaque soir, je me suis efforcée à rester un peu tard pour étudier mes leçons, afin de les savoir comme il faut. Et c'est avec plaisir que je le fais maintenant.

Dimanche, j'ai sauvé une poule „qu'un chien-loup courait après et l'éplumait“. J'ai été dans le pré et j'ai fait partir le chien. J'ai eu de l'énergie. Le chien aurait pu me sauter dessus.

Je n'ai jamais eu envie d'étudier la géographie. Je l'ai quand même étudiée et je l'ai très bien sue.

J'ai eu de l'énergie pour mon allemand. J'avais toujours quinze à vingt fautes par semaine et cette semaine je n'en ai eu que cinq. Cet acte n'est pas bien conséquent, mais j'ai quand même eu de la peine.

J'ai défendu un petit garçon. Deux garçons le tapaient, un grand et un petit. Malgré que le grand me donnait des coups de pied et de poing je l'ai tenu afin que l'autre puisse s'échapper.

Hier je devais aller à la cave, ce qui m'ennuyait beaucoup, car j'ai peur des rats. J'y ai été quand même.

Je n'ai pas causé à la leçon de gymnastique. C'était rudement dur, car j'en avais bien envie.“

La bonne humeur, forme exquise de la vaillance et cousine discrète de la charité, n'est pas à la portée de tous les caractères. Par bonheur, elle est contagieuse et elle allège si bien la vie, émousse si dextrement les épines qu'elle ne tarde pas à secouer les esprits chagrins.

Bonne humeur.

„J'ai fait un acte de bonne humeur en ne me mettant pas en colère quand mes camarades m'appellent par un surnom. Elles ne m'appellent jamais par mon nom, mais toujours par ce surnom. Ce n'est pas très gentil de leur part, mais je ne veux tout de même pas les faire gronder.

Lundi, maman m'a grondée parce que j'étais rentrée un peu tard de l'école. Je me suis mise en colère. Elle m'a dit d'aller faire un travail. Alors, je me suis assise sur une chaise et je lui

ai dit: „Je ne bouge pas de là!“ Un moment plus tard, ma colère avait passé. Je me suis levée d'un bond et j'ai dit: Tant pis! Allons faire ce travail. Et j'y ai été et jamais il n'a été aussi bien fait et toute la journée j'ai été de bonne humeur et j'ai aussi chanté. Jamais je ne recommencerai à être en colère.

A la récréation, j'étais d'une mauvaise humeur à tout casser et je me suis remise de bonne humeur en voyant ma mauvaise humeur.

J'ai fait un acte de bonne humeur. Maman m'avait dit qu'il fallait aller à la Coopérative: je n'avais pas envie d'y aller. Mais je me suis dit, il faut faire un acte de bonne humeur. J'y suis allée sans marronner.“

L'Ecole ménagère, à l'instigation de Mlle. Champury, a introduit, à titre d'essai, la Ligue de Bonté dans certaines classes. Mlle. Cuendet a recueilli à ce sujet de précieux documents qu'elle a bien voulu me communiquer. J'en extrais quelques-uns parmi les plus significatifs. Voici la semaine d'une „Ligueuse“ qui nous donnera une indication précise sur la continuité de l'effort.

„*Vendredi.* J'ai aidé maman et aidé mon frère à étudier son allemand.

Samedi. J'ai tenu ma langue au chaud et j'ai aidé à ma sœur.

Dimanche. J'ai gardé ma bonne humeur.

Lundi. Je me suis passée de chocolat pour le mettre dans un sac de réfugié.

Mardi. J'ai rencontré sur mon chemin une dame qui me demanda où était l'Agence des Prisonniers de guerre. Je l'ai conduite jusque devant la maison, et comme elle était chargée, je lui ai aidé à porter les paquets.

Mercredi. J'ai tenu ma langue au chaud dans un moment que j'avais bien envie de parler.

Il y a déjà trois semaines que je ne me chicane plus avec mon frère.

Cette semaine, j'ai descendu la caisse à balayures, j'ai été à la cave et j'ai fait mon possible pour tenir ma langue au chaud. Comme je n'aime pas faire ces choses, je veux m'habituer à les faire.

Trouvant un petit chien malade dans la rue, je l'ai apporté à la maison et l'ai soigné; puis je l'ai donné à la Société protectrice des animaux.

Je n'avais pas envie de „panosser“ la cuisine, dimanche après-midi et je l'ai fait avec un sourire.

Le service que j'aime le moins rendre, c'est d'aider à épousseter les chambres, mais puisque je fais partie de la Ligue de Bonté, je veux m'efforcer de le faire avec joie.

En venant à l'école, j'ai vu un petit chien qui pleurait devant la porte d'un magasin; je lui ai ouvert. Il bougea la queue en signe de reconnaissance.

Autre semaine.

Vendredi. J'ai tenu ma langue au chaud. J'ai lavé la vaisselle avant d'aller à l'école. J'ai essayé de mieux m'entendre avec mon frère et je veux le faire toute la semaine et continuer.

Samedi. J'ai mis en ordre la cuisine et balayé la salle à manger et le corridor. J'étais ennuyée et je me suis efforcée de sourire.

Dimanche. J'ai „panossé“ la cuisine, lavé et essuyé la vaisselle. Je suis descendue à la cave. J'ai souri à un petit garçon que j'ai rencontré sur mon chemin.

Lundi. J'ai tenu ma langue au chaud. J'ai trouvé de la beauté dans une branche de gui. Comme ma sœur avait beaucoup de travail, je lui ai aidé.

Mardi. Toute la journée, je me suis efforcée d'être de bonne humeur.

Mercredi. J'ai tenu ma langue au chaud. De toute la semaine, je ne me suis pas querellée avec mon frère.“

N'êtes-vous pas frappés comme moi du tact, de la délicatesse, du discernement que tout cela révèle? Pas de pose, pas d'attitudes, pas de recherche d'effet. Dans les humbles incidents de chaque jour, chacune a cherché à agir pour le mieux, à faire joyeusement ce qui coûtait le plus, suivant son cœur et sa conscience, souvent contre son penchant.

„Le matin,“ écrit une autre, „je me lève chaque jour à la même heure et je pense à la Ligue de Bonté.“

Serez-vous insensibles à ce cri du cœur d'une encore qui s'écrie :

„Mademoiselle, je vous remercie d'avoir fondé cette ligue, car mon papa m'a dit de continuer, car j'étais meilleure chez nous et j'aidais mieux à maman.“

Enfin le parti-pris le plus justifié ne serait-il pas ébranlé par la noble simplicité de cette règle de vie si modestement exprimée :

„Dès aujourd’hui, je veux prendre l’engagement d’être bonne avec tous les êtres vivants. Je veux m’efforcer de rendre tous les services que je pourrai et d’être bienveillante et douce. Pour que ma tâche soit plus facile, je veux y mettre de la volonté. En faisant cet effort, je pourrai ainsi me rendre, vis-à-vis des personnes qui m’entourent, plus agréable et plus serviable.“

Un pareil résultat ne vous reconcilie-t-il pas avec les Ligues de Bonté? Certes, une tentative de ce genre ne va pas sans inconvénient. Le titre seul prête à sourire. Il a un fumet de berquinade, de bergerie qui le rend suspect. J’en sais quelque chose. Cependant, faut-il pour une étiquette qui peut être changée laisser se perdre faute d’attention, d’aliment et d’emploi cette soif, cette ardeur de justice qui tourmente les cœurs juvéniles?

Le grand danger serait de faire de la Ligue de Bonté un rouage de notre enseignement officiel, d’avoir, au programme, l’heure du dépouillement des petits billets, comme on a celle de la gymnastique ou de la culture nationale. On n’enseigne pas la bonté comme la règle de trois ou une vérité scientifique. Il faut une communion permanente entre tous ceux qui la recherchent avec persévérance et loyauté. Le maître et les élèves partent bien souvent du même point, ont un égal besoin de sympathie et d’indulgence. Seule la confiance mutuelle, une certaine familiarité de bon aloi, l’aveu réciproque de ses observations, de ses défaillances et de ses déboires même peuvent rendre cette éducation efficace. Sa vitalité dépendra avant tout de la personnalité de l’éducateur — et elle sera un instrument excellent de perfectionnement moral pour celui qui saura en faire un principe actif de la vie intérieure et non une formule de l’esprit.

GENÈVE

L. HAUTESOURCE

